



HAL
open science

“ Els ullastres de Manhattan de Ponç Pons: journal de voyage et poétique des origines ”

Mònica Güell

► To cite this version:

Mònica Güell. “ Els ullastres de Manhattan de Ponç Pons: journal de voyage et poétique des origines ”. *Les Langues néo-latines: revue de langues vivantes romanes*, 2021, 115 (398), pp.23-35. hal-03809826

HAL Id: hal-03809826

<https://hal.science/hal-03809826>

Submitted on 10 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ELS ULLASTRES DE MANHATTAN DE PONÇ PONS : JOURNAL DE VOYAGE ET POÉTIQUE DES ORIGINES

MÒNICA GÜELL

Sorbonne Université

CRIMIC EA 2561

*« La paraula ha de servir-nos per humanitzar la vida
i poetitzar més el món »*

Ponç Pons, *Els ullastres de Manhattan*

Ponç Pons, né à Alaior sur l'île de Minorque en 1956, est un écrivain aux multiples facettes. Tour à tour poète, auteur de récits pour la jeunesse et d'une pièce de théâtre, romancier, il est aussi traducteur de poésie, notamment de Sophia de Mello Breyner Andresen et de Salvatore Quasimodo. Sa production poétique, commencée dans les années 80 avec *Al marge* (1983), se poursuit au XXI^e siècle avec *Pessoanes* (2003), *Dillatari* (2005), *Nura* (2006), *Camp de bard* (2015), *Els ullastres de Manhattan* (2020). On ajoutera aussi le journal *El rastre blau de les formigues* (2014).

Trois lignes de force caractérisent l'œuvre de Ponç Pons et se recoupent : l'écologuistique et l'écopoétique ; le quotidien et le vécu ; la littérature, la philosophie et les arts. Fernando Pessoa, avec qui il dialogue dans *Pessoanes* (2003), Salvador Espriu, T.S. Eliot, Iorgos Seferis, Salvatore Quasimodo, Jorge Luis Borges, Pablo Neruda, les philosophes Spinoza, Kant, Wittgenstein ou Heidegger – la liste est loin d'être exhaustive – ont nourri sa réflexion poétique au fil des ans. La préface du recueil *Camp de bard*, qui s'ouvre par une citation de Neruda, pose les présupposés de l'écriture et de l'entreprise autobiographique : « *Sóc perquè escric i escric perquè vull ser escrivint aquell*

al·lot d'un petit poble d'una illa que feia versos dalt les golfes i tenia un somni: ser poeta. La resta és Literatura »¹.

Un mot-valise résume la démarche poétique et vitale de Pons, c'est *escriviure* (écrivivre) répété à l'envi : « *Aquí puc ser un secret / eremita salvatge / i escriviure tranquil / com un nou Thoreau illenc* » (« Sa Figuera Verda »²) ; « *i escriviure feliç a un lloc fora dels mapes* » (« Dues sanguines »³). Toutefois ces désirs érémitiques sont le contrepoint d'une autre facette, celle du voyageur. *Els ullastres de Manhattan*, écrit en 2007 mais publié en 2020, se présente comme un journal de bord, un récit à l'occasion d'un voyage à New York en compagnie de sa femme, na Roser, alors qu'il était invité à un récital de poésie. Ce récit autobiographique en prose décrit, certes, les promenades et flâneries dans New York et les visites des hauts lieux culturels, mais il y est aussi dit un profond attachement envers l'île natale. Pour ne pas succomber à la nostalgie (*l'enyor*), Pons entrecoupe le récit en prose par un long poème en vers (composé de tétrasyllabes, de pentasyllabes, d'hexasyllabes) qui retrace l'Histoire de Minorque, avec les invasions et les conquêtes, mais aussi avec ses hommes de lettres et de sciences. La double spatialité du livre est mise en évidence dès le titre par une sorte de paradoxe qui plante des oliviers là où il n'y en a pas : *Els ullastres de Manhattan*⁴, et qui en dit long sur ce journal de voyage ponsien. Sur cette trame à caractère autobiographique – le récit des choses vues et le poème de Minorque – s'ajoutent des réflexions sur les habitants de New York, sur l'art, la poésie, la littérature, le cinéma, l'architecture, livrées pêle-mêle, au fil des flâneries et des visites de la journée, au fil des rencontres, qui sont autant de positions éthiques et esthétiques sur ces sujets.

L'expérience du voyage, qui a ses lettres de noblesse dans toutes les littératures, à commencer par l'*Odyssée* en Occident, a produit un genre littéraire complexe, hybride, autoréflexif et métalittéraire. À la

1. PONS, *Camp de bard*, Barcelone, Proa, 2015, p. 13.

2. P. PONS, *Pessoanes*, Alzira, Bromera [2003, 1a ed.], 2005. *D'Écrivivre* est le titre de la toute récente anthologie bilingue de poèmes : PONS, *D'Écrivivre*. Anthologie bilingue de poèmes (Estrella MASSIP I GRAUPERA et Francesc NIUBÒ trad.), Canet, Trabucaire, 2021.

3. P. PONS, *Camp de bard*, *op. cit.*, p. 96. Voir aussi Jesús VILLALTA LORA, « *Escrivir: vida y literatura* », prologue de l'anthologie PONS, *Llams escrites / Flames escrites*, Madrid, Calambur, 2005, p. 9-17.

4. Dorénavant, nous citons le titre abrégé : *Els ullastres*.

lumière des travaux d'Enric Bou⁵ sur ce sujet, nous nous proposons de montrer comment *Els ullastres* s'inscrit dans la tradition du récit de voyage tout en la renouvelant. La démonstration sera centrée sur les aspects suivants : l'art de voyager, les descriptions de New York, l'Art à New York, la langue et le territoire : signes d'identité, et l'intertextualité.

L'art de voyager

Les premières pages d'*Els ullastres* offrent une clé de lecture sur l'art et la philosophie du voyage. Suivant la typologie des voyageurs établie par Todorov dans *Nous et les autres*, le voyageur ponsien doit être un mélange de philosophe et d'impressionniste, et c'est bien cette démarche mixte qui guide le lecteur :

Crec que el millor és ser una mescla del filòsof, que viatja per aprendre, i l'impressionista, que s'interessa pel paisatge, els éssers humans i sobretot la cultura. [...] Sempre he tingut vocació d'estudiant, d'aprenent, i el viatge autèntic també mena a l'exploració i descoberta d'un mateix⁶.

Avec une visée éthique et humaniste⁷, la voix poétique s'interroge sur le sens des pèlerinages, dotés selon lui de vertus éthiques et spirituelles. Ces mêmes vertus, ainsi que le désir de connaître les autres et surtout soi-même, comme le rappelle la maxime du temple d'Apollon à Delphes, doivent guider le voyageur d'aujourd'hui :

Les antigues peregrinacions eren una mena d'expiació i purificació que també servien per adquirir nous coneixements, veure altres cultures i sobretot renovar-se i transformar-se espiritualment.

5. Enric BOU, *La invenció de l'espai: ciutat i viatge*, Valence, Universitat de València, «Assaig», 34, 2013, p. 215-234. E. BOU, « Carto-Grafiyas de la ciudad: paseantes y poetas », in *Arquitectura de palabra. Leticia y melancolia*, Rubén Muñoz Rodríguez (ed.), Concepción, Chile, Ediciones Universidad del Bío-Bío, 2018, p. 189-224. Voir aussi Maria DASCÀ, « El relat del viatge a *Weekend (d'estiu) a Nova York* (1955) de Josep Pla », *Llengua & Literatura*, n° 28, 2018, p. 101-125, qui trace un panorama très complet sur le genre des récits de voyage, et notamment sur les voyages en Amérique du Nord.

6. P. PONS, *Els ullastres*, op. cit., p. 14.

7. Le caractère humaniste est étudié par Jesús VILLALATA LORA, dans *País i poesia. El discurs etnohumanista de Salvador Espriu, Vicent Andrés Estellés i Ponç Pons*, tesi electrònica, Londres, King's College, [<https://kclpure.kcl.ac.uk/portal/>], 2013.

Ara sembla que per a molta gent venir a Nova York és una mena de viatge iniciàtic, de peregrinació a la modernitat.

Viatjar és més que desplaçar-se d'un lloc a un altre, i crec que serveix de ben poc si en tornar no has après res sobre el món, la vida, els altres, i sobretot, tu mateix⁸.

Enfin, l'épilogue du livre se clôt sur une maxime rappelant la valeur éthique du voyage, génératrice de sens : « *D'un viatge mai se'n torna igual ni el mateix* »⁹.

Que voit le poète ?

Les descriptions de New York

Les sensations produites par le premier contact avec la ville sont les plus vivaces, écrit Josep Pla dans *Weekend (d'estiu) a Nova York*¹⁰. Depuis la terrasse de l'hôtel, la voix poétique regarde, et les premières impressions, à la vue des gratte-ciels de New York, sont modelées par l'imaginaire cinématographique :

El que veig no sé si és lleig o bell, però amb els flocs de neu que cauen i la llum, d'un matis ocre, té un aspecte gegantí, imposant, majestuós, de decorat hollywoodenc.

Un tancat de gratacels on sobresurt, il·luminada, l'agulla de l'edifici Chrysler m'envolta i fa de paisatge.

No hi ha horitzó.

*El que em sorprèn són els marronosos dipòsits d'aigua que hi ha dalt molts edificis, em recorden la pel·lícula Hi havia una vegada a Amèrica de Sergio Leone*¹¹.

L'espace clos (*un tancat de gratacels*) et sans horizon est une constante des descriptions : « *Les finestres de l'habitació no abasten tota l'alçada dels edificis que tenim davant i no veim el cel* »¹²; « *Aquí*

8. P. PONS, *Els ullastres, op. cit.*, p. 55.

9. *Ibid.*, p. 97.

10. Josep PLA, *Weekend (d'estiu) a Nova York* (1955) dans *Obra completa*, vol. 34, Barcelone, Destino, 1978, p. 47.

11. P. PONS, *Els ullastres, op. cit.*, p. 8.

12. *Ibid.*, p. 11.

no veig el cel »¹³, où le déictique « *aquí* » suggère un ailleurs (rural, celui de Minorque ?) où l'on voit le ciel¹⁴. Le voyage ayant lieu en mars, il neige à New York. Suivant les conventions du récit de voyage, et l'hybridité précédemment évoquée, le poète entrelace détails prosaïques, comme les chaussures trempées, et citations littéraires :

Sortim al carrer expectants.

La neu em fa venir la imatge de Robert Walser («La meva malaltia és un excés d'amor... cada vegada que surt al carrer començ a estimar qualcú o alguna cosa») passejant pels voltants nevats del manicomi de Heisau.

*N'hi ha tanta que les sabates prest se'ns queden xopes i tenim els peus glaçats*¹⁵.

La longueur des rues, les fenêtres impersonnelles, les bureaux, les lumières et la solitude, sont autant de topiques qui ont façonné l'imaginaire de New York dans l'abondante littérature sur la ville, au point qu'il est difficile d'y échapper. Voici une description de la vue depuis la fenêtre de l'hôtel :

El carrer és tan llarg i fondo que, cobert de neu, sembla un fossat.

La finestra emmarca un edifici (aquí no tenen persianes) d'impersonal fesomia que se'm va fent familiar.

Oficines.

Llums que s'encenen i gent naufragant.

Com un quadre de Hopper.

*I soledat*¹⁶.

La prose, avec ses retours à la ligne et ses quatre phrases averbales, est poétique, et la comparaison picturale avec le peintre new-yorkais Edward Hopper, insérée entre les notions de naufrage et de solitude, ne surprend point le lecteur cultivé – nous reviendrons plus loin sur la

13. *Ibid.*, p. 85.

14. L'absence d'horizon est assurément un topique littéraire bien connu. Signalons à titre d'exemple *Islàndia*, pièce dont la diégèse se déroule à New York : « *Al camp, el cel es mira més sovint que a la ciutat* » ou « *A Manhattan és difícil veure el cel.* » (*Lluïsa Cunillé (2007-2017)*, Tarragone, Arola, 2017, p. 125 et p. 157).

15. P. PONS, *Els ullastres*, *op. cit.*, p. 13.

16. *Ibid.*, p. 85-86.

présence de la peinture dans *Els ullastres*.

Mais la singularité de ces descriptions réside dans la comparaison entre l'architecture de Manhattan et Minorque, celle-ci étant le mètre étalon permettant de mesurer la ville de la démesure. Voyons la description de l'avenue de Broadway, dont la longueur est dite avec précision, trente-trois kilomètres, c'est-à-dire la même distance qui mène de la ville d'Alaior à Ciutadella :

*Broadway és un carrer que no s'acaba mai. Segons la guia que duim, té trenta-tres quilòmetres de llar. Uf! És com anar d'Alaior a Ciutadella, amb la diferència que, a Menorca, la preciosa carretera travessa el camp i veus pins, mates, ullastres, herbes, flors..., i aquí tot són edificis i paisatge encimentat*¹⁷.

La vue depuis l'Empire State Building renvoie au mont Toro : « *L'Empire State està molt bé, però m'agrada més el que es veu (en paraules de Camoens: Onde a terra se acaba e o mar começa) de dalt la nostra muntanya santa del Toro: els camps, els pobles, la mar homèrica que envolta l'esplendor vital de l'illa* »¹⁸. Ici encore, la greffe d'un vers des *Lusiades* de Camoens témoigne d'une écriture polyphonique. Toutefois, Central Park et son espace boisé au cœur de Manhattan réconcilient le poète avec la ville : « *és una mena d'oasi on em sent feliç i humanitzat* »¹⁹, mais quelques éléments naturels de Minorque tels que les murs en pierre sèche et les oliviers amélioreraient le lieu, écrit-il non sans humour²⁰ : « *Crec que amb unes quantes filades de paret seca i algun boscarró d'ullastres seria encara més polit, però aquest parc, a pesar del fred, al qual no estem acostumats, és terra beneïda, poetitzada, i em reconforta i reconcilia amb la ciutat* »²¹.

L'Art est l'autre aspect remarquable de New York sur lequel nous nous arrêtons à présent.

L'Art à New York

Ce sont visiblement les visites dans les grands musées ou certaines

17. *Ibid.*, p. 26.

18. *Ibid.*, p. 43.

19. *Ibid.*, p. 83.

20. Nous ne pouvons développer ici les touches d'humour, bel et bien présentes.

21. *Ibid.*, p. 84.

institutions savantes qui soulèvent l'enthousiasme du poète-voyageur, lequel se décrit volontiers comme un amant de la peinture²². Le lexique traduit inmanquablement l'admiration et l'enthousiasme. À l'Hispanic Society, il admire les quatorze panneaux des *Visions de l'Espagne* de Sorolla, qui amènent une digression sur la vie du peintre, encore considéré par d'aucuns comme un peintre régional ; la vision des grands maîtres de la peinture tels que El Greco, Ribera, Goya, Velázquez, Fortuny, Rusiñol ravit les visiteurs : « *Sortim embadalits* »²³. De même, les visites du MoMA et du Guggenheim l'ont fasciné : « *Només per veure els Picasso, Cézanne, Chagall, Modigliani, Van Gogh, Gauguin, Klee, Kandinsky... que hi ha al Guggenheim, ja val la pena venir aquí* »²⁴. Et encore : « *Al Guggenheim hi ha una energia, una vibració estimulant que et regenera, et renova, et deixa fascinat* »²⁵. Une même fascination pour les musées partagée par Josep Pla, qui ne tarit pas d'éloges pour le Metropolitan Museum, dont la visite justifie le voyage en Amérique (l'on remarque la même argumentation chez Pons lors de la visite au MoMA) : « *Si els digués que aquest museu justifica per ell sol el viatge a Amèrica, potser ho trobarien una exageració. No ho és pas. És una veritat real i precisa* »²⁶.

Pons affirme la valeur éthique de l'art et s'interroge aussi sur sa valeur : « *En l'art, que també té un component ètic, no val tot ni tot té el mateix valor ni qualitat. Necessitam referents que siguin inspiradors, essencials, fonamentals, imperibles.* »²⁷. « *Art és tot? Tot és art?* »²⁸. Ce ne sont là que quelques échantillons des réflexions qui émaillent *Els ullastres*. Ajoutons que le mysticisme de Rothko interpelle le poète-voyageur : « *Rothko, que en les seves masses de color planteja: "Què pot fer l'art? Pot obrir-se camí entre el renou blanc de la vida quotidiana?" té un misticisme que m'interroga, en captiva, em fa reflexionar i em converteix en un contemplatiu* »²⁹.

22. Les références à la peinture sont fréquentes dans son œuvre.

23. *Ibid.*, p. 27.

24. *Ibid.*, p. 80.

25. *Ibid.*, p. 81.

26. J. PLA, *op. cit.*, p. 93.

27. P. PONS, *Els ullastres, op. cit.*, p. 80.

28. *Ibid.*, p. 81.

29. *Ibid.*, p. 22. Dans *Camp de bard*, il y a aussi un poème hommage au peintre américain, après une visite à la Tate Gallery de Londres.

La langue et le territoire : signes d'identité

La défense d'une identité minorquine menacée est affirmée et affinée d'ouvrage en ouvrage³⁰, et *Els ullastrés* ne déroge pas à la règle : « *Crec que els dos principals signes identitaris d'un poble són la llengua i el territori, i els nostres, per manca d'orgull, consciència, estima-ció, viuen amenaçats* »³¹. Le discours autocritique sur une société qui ne prise pas suffisamment ses atouts, naturels et culturels, est énoncé ailleurs sans fards rhétoriques : « *Tenim una llengua pròpia i un paisatge privilegiat, però els menorquins no valoram gaire la nostra illenca idiosincràsia i anam subsistint, culturalment, entre el més folkòric meliquisme i la més penosa antropofàgia* »³². La réflexion écologique sur l'île de Minorque et sur son identité s'inscrit en outre dans un contexte historique qu'on ne saurait oublier, où l'île a été déclarée Réserve de la Biosphère par l'Unesco depuis 1993. Ainsi, il faut souligner que la pratique poétique va de pair avec une activité écologique militante visible dans les chroniques de presse, comme on l'observe dans « *Dotze mil quilòmetres de paret seca* », où Pons milite pour un tourisme durable³³.

C'est dans cette optique militante que le long poème en vers qui entrecoupe la prose du voyage s'offre au lecteur. L'héritage linguistique des Arabes y est rappelé : « *Llocs tribals van naixent, / blancs de calç, fèrtils Binis / (Biniac, Binibècquer, / Binigaus, Biniali, / Biniatzèn, Binialfús...)* »³⁴, tout comme les mots métisses légués par les Britanniques après le traité d'Utrecht : « *Una altra llengua / que engendra mots mestissos : / boïnder, moguïn, mèrvèls, / estèpel, tornescrú, / berguiner, boi, blecverni, / xumàquer, pinxa, xoc, / siti, xenc, ròfils, grevi..., / s'empeltaran per l'illa* »³⁵. Les mots *rendivú* et *sacardiu* sont issus de l'occupation française sous Richelieu³⁶. La fonction militante de cette

30. Voir notre étude : Mònica GÜELL, « Espace et territoire dans l'œuvre de Ponç Pons. Notes pour une éco-poétique », *Caplletra* n° 68, Primavera, 2020, p. 43-58.

31. P. PONS, *Els ullastrés*, *op. cit.*, p. 37.

32. *Ibid.*, p. 27.

33. « *Dotze mil quilòmetres de paret seca* », *Es diari*, Menorca (10/03/2018).

34. P. PONS, *Els ullastrés*, *op. cit.*, p. 20. Sur la toponymie des Baléares, voir Álvaro GALMES DE FUENTES, « La toponimia mozárabe balear », *Revista de Filologia románica*, n° 21, 2004, p. 9-79.

35. P. PONS, *Els ullastrés*, *op. cit.*, p. 35.

36. *Ibid.*, p. 39. C'est aussi une volonté de récupérer l'héritage linguistique de Majorque que Carme Riera revendique dans le prologue de *Temps d'innocència*, où elle fait le bilan sur la politique de la normalisation linguistique et ses conséquences sur la variante majorquine de la langue catalane : « *També la nostra parla era més rica quan*

poésie se double d'une fonction cathartique contre l'*enyor* qui guette le poète, qui établit des listes de toponymes, de mots métisses ou des hommes de lettres et savants de l'île.

En effet, l'héritage littéraire et scientifique du XIX^e siècle est aussi rappelé et revendiqué avec les noms de Miquel Caimaris, Oleo, Riudavets, Benjam, Barceló, Guàrdia, Ramis, Quadrado, Hernández Sanz, les travaux du médecin et folkloriste Francesc Camps i Mercadal et Àngel Ruiz i Pablo, écrivain à cheval entre les deux siècles. Du XX^e siècle, ce sont les travaux linguistiques de Francesc de Borja Moll, né à Ciutadella, qui avec le majorquin mossèn Alcover écrit le célèbre *Dictionari català-valencià-balear*. La Guerre d'Espagne, avec la prison de Miguel Hernández, l'assassinat de García Lorca, l'exil d'Antonio Machado, la répression linguistique et de la pensée ainsi résumée : « *Estantís i amb olor / secular de resclús, / l'aire va anar tarant, / reprimits, els cervells. / Costava respirar.* »³⁷. La corruption politique qui mine la société du XXI^e siècle est aussi pointée du doigt, bien qu'à présent sans la répression linguistique : « *Ara, civilitzats, / engreixam entre tots / molts polítics corruptes / però lliures de dir / què pensam i de ser, / cadascun en la seva / pròpia llengua, persones,* »³⁸. Toutefois, la question des identités dans les différentes îles Baléares est riche et complexe, comme l'a bien montré le linguiste Isidor Mari Mayans. Dans « Identitats a les Balears: entre el mirall calidoscòpic i la mirada dels altres », on trouve trois points communs avec les réflexions identitaires de Pons qui méritent d'être soulignés. Le premier, c'est la question de l'identité linguistique avec l'affirmation d'une dualité entre une société urbaine parlant le castillan et des secteurs populaires revendiquant leur langue. Le deuxième, c'est le souhait d'un modèle interculturel – nous reprenons le terme de Mari – avec la présence d'une population immigrée. Le troisième, c'est le souci de la préservation des territoires fortement menacés par le tourisme de masse estival, friand de débauche :

Les Balears es troben en aquests moments en una clara contraposició entre dos escenaris de futur: d'una banda, persisteix la dualitat entre

jo era petita que no ara. La normalització lingüística, a la llarga, no ha estat tan positiva com pensàvem, també ha servit per pisonar, o al manco, arraconar molts termes » (Carne RIERA, *Temps d'innocència*, Barcelone, Edicions 62, 2013, p. 9.)

37. P. PONS, *Els ullastres*, op. cit., p. 91.

38. *Ibid.*, p. 93.

les elits urbanes castellanitzades i els sectors populars que assumeixen l'afirmació de la pròpia identitat lingüística i cultural en el marc de la catalanitat; en aquest context, el model predominant de l'economia turística és un dels punts crítics (l'explotació del turisme de massa de ple estiu, orientat a la disbauxa nocturna i la platja, tendeix a destruir el medi irresponsablement, sense reconèixer que els alts valors paisatgístics i culturals podrien ser la base d'un model de turisme sostenible i respectuós amb l'entorn).

Tot i això, al llarg dels darrers anys s'ha consolidat el sector educatiu i cultural com a base sòlida d'un projecte de futur autocentrat. La recuperació de les festes populars i del prestigi de la llengua i la cultura pròpies fan pensar que s'està gestant un model nou de societat intercultural que assumeix la diversitat sobrevinguda amb l'elevada proporció de població d'origen extern sense abandonar la pròpia identitat com a matriu compartida pels autòctons i els nousvinguts.

[...]

El futur de les identitats a les Balears és incert, però té aspectes prometedors. Cal confiar que el protagonisme popular trobarà el camí de l'autoafirmació i superarà la fragmentació calidoscòpica i la pejoració que havien promogut algunes mirades externes en el passat³⁹.

L'intertextualité

Selon Enric Bou, le récit de voyage se veut un genre littéraire auto-réflexif et métalittéraire. Comme dans les autres recueils de poésie de Pons, *Els ullastres* regorge de citations ou d'allusions à des écrivains de toutes sortes avec lesquelles le poète dialogue, ce qui en fait un ouvrage polyphonique. L'effet de réel⁴⁰ transcrit par le récit de l'expérience vécue s'accompagne d'une forte présence intertextuelle et métalittéraire, sous différentes modalités. En effet, allusions, citations, autocitations, commentaires littéraires et artistiques se greffent sur le récit du voyage au point de l'envahir. En voici quelques exemples,

39. Isidor MARI MAYANS, « Identitats a les Balears: entre el mirall calidoscòpic i la mirada dels altres », in *Les Illes Balears : Literatura, llengua, història, arts / Les îles Baléares : Littérature, langue, histoire, arts*, Mònica Güell (dir.), Canet, Editions Trabucaille, « Travaux/Treballs », 2015, p. 33.

40. Selon la formule de Roland BARTHES, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968, p. 84-89.

glanés ci et là :

L'allusion simple : les poètes ayant écrit sur New York tels que Federico García Lorca, Ernesto Cardenal, Pedro Salinas, Juan Ramón Jiménez, Rubén Darío ou José Hierro, les écrivains vivant ou ayant vécu à Brooklyn comme Walt Whitman, W.H. Auden, Norman Mailer, Truman Capote, Paul Auster ; les écrivains juifs Isaac Bashevis Singer, Saul Bellow, Philip Roth, Bernard Malamud.

Le commentaire : Pons préconise certaines lectures, comme celle d'Agustí Bartra, poète catalan en exil aux États-Unis, qui a écrit en partie à New York *L'Evangeli del vent* et la seconde élégie d'*Ecce Homo*⁴¹ ou *L'amo en Xec de S'Uestrà* d'Àngel Ruiz i Pablo : « *és la novel·la que mostra, representa i dissecciona millor una part del que ha estat fins no fa gaire la nostra ànima menorquina* »⁴². La traversée du pont de Brooklyn devient une anamnèse poétique : « *Em ve a la memòria el llarg poema de Hart Crane, The Bridge ("una síntesi mística d'Amèrica")*, que reprèn el mite de la terra promesa i té com a símbol i emblema el pont que estam creuant. »⁴³.

Le *Canto general* de Neruda amène un commentaire et une comparaison métatextuelle sur les soubassements de l'entreprise poétique ponsienne :

[Neruda] va escriure el seu grandiót Canto general, que passa dels tretze mil versos i es un intent descomunal, soberg, de contar poèticament la dura i cruenta història del continent americà.

*Jo intent plasmar i fer reviure els principals successos de la illenca història menorquina*⁴⁴.

La citation : *Les pluies de New York* d'Albert Camus avec « La pluie de New York est une pluie d'exil »⁴⁵ ; Julio Cortázar : « *Escribo cada letra de mis libros y vivo cada día de mi vida* »⁴⁶ ; « Nocturno de los avisos » de Pedro Salinas : « *¡Cuantas más luces hay, más hay, de*

41. P. PONS, *Els ullastres, op. cit.*, p. 63.

42. *Ibid.*, p. 37.

43. *Ibid.*, p. 54.

44. *Ibid.*, p. 24.

45. *Ibid.*, p. 37. En français dans le texte.

46. *Ibid.*, p. 19. En espagnol dans le texte.

dudas! »⁴⁷ ; Emily Dickinson, dont il traduit des vers⁴⁸ ; Pessoa, sous l'hétéronyme d'Alberto Caiero : « *Escrevo versos num papel que está no meu pensamento* »⁴⁹.

L'autocitation : le poète définissant son identité insulaire (« *és com un senyal, un estigma* »⁵⁰), renvoie au recueil *Estigma* (1995).

La notion de nostalgie, l'*enyor*, encadre *Els ullastres*. Guettant le poète dès son arrivée à New York, elle ponctue le récit du voyageur jusqu'à sa fin : « *Tornam a Menorca i fris d'arribar. / M'enyor* »⁵¹. Cette nostalgie de l'île, loin d'être nouvelle, est une constante de la production poétique ponsienne⁵², à tel point que l'identité insulaire devient signe et stigmat. La fonction cathartique de l'écriture du journal est assumée : « *Per açò faig aquest diari, per situar-me, centrar-me, per saber on sóc i no perdre'm, per viure cada instant conscient, per no deixar de ser a Menorca mentre exploram Nova York, però sobretot perquè els dies escrits són més viscuts* »⁵³.

Suivant certaines contraintes génériques propres du récit de voyage, le poète choisit les éléments marquants de la visite touristique, des gens rencontrés, mêle des remarques prosaïques et des souvenirs littéraires, des topiques dont il est difficile d'échapper sur la littérature de New York. Le voyage a conforté le poète dans ses convictions, son amour pour l'île natale, et on n'est pas étonné de lire l'enseignement livré dans l'épilogue, mais suggéré dès le titre du livre : « *De vegades, un necessita viatjar, sortir, anar-se'n de la seva terra per descobrir i valorar el que hi té. Manhattan també és una illa, però ara sé que m'agrada molt més la nostra, Menorca* »⁵⁴.

Le lecteur non averti pourrait être frappé par l'abondance de la matière littéraire, qui envahit le texte. Ce serait oublier que *Els ullastres*

47. *Ibid.*, p. 28. En espagnol dans le texte.

48. *Ibid.*, p. 41.

49. *Ibid.*, p. 71. En portugais dans le texte.

50. *Ibid.*, p. 31.

51. *Ibid.*, p. 96.

52. Voir Estrella MASSIP I GRAUPERA, « Ailleurs et insularité dans la poésie du minorquin Ponç Pons » in *Poesie de l'Ailleurs*, Estrella Massip i Graupera et Yannick Gouchan (dir.), Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2014, p. 109-121.

53. P. PONS, *Els ullastres*, *op. cit.*, p. 24.

54. *Ibid.*, p. 97.

comprend/englobe tous les livres de Pons, et qu'il se veut un hommage aux écrivains ayant nourri le poète *ilien et iliomane* qui n'aspire qu'à *écrivivre* tranquillement, en conjuguant lyrisme, éthique et engagement, en une littérature-monde en catalan.